Non coupable, votre honneur!

Autor(en): **Speich, Martin / Jacobs, Leo**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Actio humana : l'aventure humaine**

Band (Jahr): **99 (1990)**

Heft 1

PDF erstellt am: **25.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-682333

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

NON COUPABLE, VOTRE HONNEUR!

Des gosses qui rendent la justice. Cette perspective susciterait certainement des résistances acharnées dans la population. Comment un enfant pourrait-il porter un jugement alors que les adultes savent par expérience que c'est si délicat? Or la réalité montre que de très jeunes enfants sont tout à fait capables de mener une réflexion morale et de trancher une question éthique. Ils ne cèdent parfois à leurs penchants extrémistes qu'au moment de prononcer la peine. Et ils ont la main d'autant plus lourde que leur éducation obéit à des principes autoritaires.

L'émotion est à son comble dans la salle d'audience. Le procureur et les quatre juges ont le regard fixé sur l'accusé, surnommé «Champion», qui est assis en face d'eux, le dos raide. Ses puissantes mains de boxeur, poings à moitié fermés, sont posées sur ses cuisses.

Pour un peu, on croirait entendre le silence embarrassé qui pèse sur la salle. Le bruit du chantier tout proche arrive assourdi aux oreilles, comme s'il venait de beaucoup plus loin.

L'accusé doit répondre de coups et blessures. En d'autres termes: il a flanqué une raclée à un autre élève, un copain d'école.

Pourquoi? «Je sais pas», a dit le «champion» en réponse à la question d'un juge.

L'incident n'a pas eu d'antécédents. Ils ne s'étaient pas disputés auparavant et se connaissaient à peine. La victime rentrait chez elle, après avoir pris congé d'une camarade, quand l'autre a surgi de derrière une pissotière et s'est mis à cogner.

Elucider les motifs? Peine perdue. Un des jeunes juges s'enquiert: «Qu'as-tu fait dans les minutes qui ont précédé, une fois l'école terminée?» – «Rien. Je me suis juste baladé.» Le juge pousse l'interrogatoire: «Qu'as-tu remarqué?» – «Rien de spécial, les autres qui s'en allaient... ensemble.» Les réponses sont données à voix basse, par monosyllabes. Mais ceux qui les entendent sont saisis. C'est le carnet de bord d'un individu solitaire, d'un jeune qui n'a pas d'amis.

«Est-ce que tu te sens abandonné?» demande Madame le juge. Et là, il craque. Les larmes montent aux yeux du champion. Une perle dévale le long de sa joue droite.

«Est-ce que tu es aussi amoureux d'Irène?» La question de la juge rompt le silence. Le champion rougit; et acquiesce de la tête.

Nous voulions montrer symboliquement les «tribunaux» anglais jugeant les actes de violence des écoliers. Les acteurs en herbe se sont pris au jeu. Le photographe leur avait donné quelques accessoires et indiqué quelle cause ils pourraient jouer. Les débats ont été animés...

PHOTO: CHRISTIAN HELMLE

TOURNEZ S.V.P.

Quand on voit Gregor A., qui a 13 ans, et Walter B., qui en a 70, on oublie au bout d'un certain temps la différence d'âge. Walter est à la retraite et travaille comme concierge dans son immeuble. Il a la passion de son métier. Gregor, qui habite là, a été contaminé il y a sept ans. Le secret de leur amitié? «J'ai toujours pris Gregor au sérieux», explique Walter. En les voyant soigner les roses, réparer un vélo ou s'affairer autour de la machine à vapeur, on se demande parfois lequel est le disciple de l'autre? Dans son article sur le vieillissement en page 20, Walter Greminger se pose aussi la question.

«Tout le monde est fou d'elle», ajoute-t-elle d'un ton coquin. Les autres arborent un sourire entendu.

Le champion doit attendre un quart d'heure à l'extérieur de la salle pendant que le jury délibère avant de rendre son verdict. «Tu as contrevenu aux règles de l'école, qui punissent les mauvais traitements infligés à des camarades», dit la juge. «Nous pouvons tenir compte de tes éventuels regrets. Es-tu disposé à demander pardon à Johnnie?» On l'entend dire «oui», faiblement mais distinctement.

«Dans ce cas le tribunal est prêt à t'assister jusqu'à ce que tu aies trouvé un ami...» «Ou une amie», marmonne un membre du tribunal.

La scène se passe dans la salle de musique d'une école primaire d'Angleterre. L'accusé a 13 ans – quatre des juges ont le même âge que lui! Il comparaît devant une «bully court», un tribunal chargé de juger les «bullies», les brutes, les terreurs qui sévissent aux abords des écoles. Ces tribunaux internes existent dans une trentaine d'écoles anglaises, ils ont été inventés par Michelle Elliott, enseignante et psychologue originaire des Etats-Unis.

Mrs. Elliott, 47 ans, mère de deux enfants, a fondé il y a six ans une organisation dénommée «Kidscape», dont le but est de protéger les enfants contre les crimes sexuels. Comme ses membres se sont aperçus que les actes de brutalité commis par des écoliers contre leurs propres camarades avaient pris des proportions inquiétantes, ils ont mis au point une stratégie de lutte contre ce phénomène, dont justement des directives sur la création de tribunaux scolaires pour juger les auteurs d'actes de violence.

«C'est un tribunal arbitral pour les établissements scolaires qui donnent voix au chapitre aux élèves pour ce qui est du règlement interne», nous explique Mrs. Elliott. «Il est constitué de quatre élèves et d'un maître qui en assume la présidence, et prend des sanctions lorsque le règlement interne a été violé.» Pourquoi un enseignant comme président? «Parce que les élèves ont tendance à infliger des sanctions très sévères, surtout lorsque l'école est géré de manière autoritaire.» «Ces tribunaux arbitraux ne peuvent fonctionner», précise notre Américaine, «que s'ils sont englobés dans une philosophie qui prend les enfants au sérieux. Ceux-ci sont alors capables d'aborder les questions de morale et d'éthique et de prendre des décisions.»

Une philosophie qui considère les enfants comme des interlocuteurs valables peut aussi considérer les gosses de huit ans comme des philosophes en puissance. Ce n'est pas un hasard si ces conceptions ont pris naissance et trouvé un écho dans le monde anglo-saxon. La philosophie y a conservé ce je ne sais quoi de débridé qui caractérisait la réflexion d'un Socrate. Ce n'est pas le cas dans le monde germanique, bien que Karl Jaspers ait pu affirmer qu'on pourrait accumuler toute une philosophie enfantine si l'on voulait se donner la peine de la recueillir. «L'argument selon lequel les enfants tiendraient leurs réflexions de leurs parents ou d'autres adultes ne s'applique manifestement pas aux pensées profondes», ajoutait-il. Quant aux philosophes français, il semble encore inconcevable de les voir mener des «Entretiens philosophiques avec des enfants», pour reprendre le titre du livre du philosophe américain Gareth B. Matthews. Ce professeur à la «Amherst University», père de trois enfants, ne fait pas seulement ce que tout le monde – parents, grands-parents, enseignants, voisins et amis – fait: parler quotidiennement avec les enfants. Il exige en outre des adultes qu'ils fassent mieux, qu'ils fassent ce qui paraît impensable: «discuter avec les enfants de questions qu'eux-mêmes trouvent difficiles ou délicates». Il pose la question provocante: «Comment un enfant pourrait-il apporter une contribution utile à la résolution des problèmes auxquels nous trouvons difficilement une solution ou qui sont insolubles pour nous qui sommes bien plus mûrs et avons une expérience bien plus riche?»

La question n'a rien de rhétorique à ses yeux. Il pense que les adultes sous-estiment la capacité des enfants d'empoigner les soi-disant «problèmes des adultes» et de les résoudre. «En vérité, j'ai constaté que des gosses de huit ou dix ans sont non seulement capables de comprendre mais de philosopher sur des questions que mes étudiants de l'université trouvent déconcertantes.»

Cette découverte, Matthews l'a faite le jour où il a abordé en famille un problème traité à son séminaire de philosophie: «La discussion a été plus nourrie et plus fructueuse qu'au séminaire. Curieux d'en savoir plus, je me suis mis à chercher. J'ai discuté avec des enseignants, des philosophes et des gens qui s'intéressent aux enfants.» Il en est sorti un premier livre, paru sous le titre «Philosophy and Young Child» (La philosophie et le jeune enfant).

Après la publication de cet ouvrage, Matthews a eu la chance de pouvoir mettre ses théories en application. Il a en effet travaillé pendant un an, au conservatoire d'Edimbourg, avec des élèves surdoués en musique de degré primaire et secondaire. Au programme, des questions inhabituelles: si les plantes sont heureuses, ce que signifie la bravoure, s'il serait possible d'entreprendre un voyage dans le temps... Ces discussions n'aboutissaient pas toujours à une réponse en forme de solution. Parfois, elles débouchaient sur un dilemme: au bout d'une heure, Donald, dix ans et demi, s'est approché de Matthews et lui a dit que d'une manière ou d'une autre il trouvait juste l'idée que les plantes puissent être heureuses au soleil. «Mais», ajouta-t-il très sérieusement, «comment peuvent-elles être heureuses si elles n'ont pas d'esprit?»

Donald était un véritable penseur aux yeux de Matthews. Le professeur a écrit que «l'enfant n'attendait pas que je résolve le problème à sa place ou que je l'escamote. Il l'abordait comme s'il était directement impliqué. Il allait bien en venir à bout. Cette réaction me touchait beaucoup.»

Dans une autre université, le «Montclair

College», non loin de New York, le professeur de philosophie Matthew Lipman a fondé un institut pour le développement de la philosophie enfantine. Avec ses collaborateurs, il a mis au point un matériel pédagogique que les enseignants utilisent pour inciter leurs élèves à la réflexion philosophique. Pour Matthew Lipman, une des missions principales de l'enseignement est d'inculquer aux enfants «une façon de penser ordonnée, un mode de jugement précautionneux et une manière logique d'argumenter», plutôt que de les conforter dans la croyance «qu'ils sont intellectuellement démunis et seulement capables de résoudre les problèmes dont les solutions sont proposées par d'autres». Comme le dit Lipman, «la curiosité agissante, partie intégrante essentielle et naturelle de tout esprit enfantin, est reléguée un jour ou l'autre au musée des accessoires par le système scolaire actuel».

Aux dires du pédagogue et philosophe allemand Hans-Ludwig Freese, de l'Université libre de Berlin, la réflexion philosophique qu'il a entamé en 1984 avec des enfants constitue une grande chance pour les adultes: tirer parti de la «sagesse du rapport enfantin à la nature», plutôt que de forcer les enfants à adopter au plus vite «notre comportement irréfléchi et indifférent à l'égard de cette nature». Pour les enfants, la nature n'est pas morte ni dépourvue d'âme. Voilà pourquoi ils sont capables de discuter avec des interlocuteurs comme le professeur Matthews des «sentiments des plantes». Selon son collègue Hans-Ludwig Freese, il serait dangereux de «démythifier» trop tôt la vision du monde que se font les gosses. «Il semble que le développement unilatéral de la rationalité scientifique, tel qu'il est pratiqué dans nos écoles, aboutisse à favoriser chez les jeunes certaine tendance à l'antirationalisme et à l'irrationalisme», nous met-il en garde.

«Apprendre et enseigner à philosopher – à l'école primaire? Quand je demandais aux enseignants et aux institutions scolaires ce qu'ils en pensaient, je récoltais au mieux haussements d'épaules et incompréhension, et parfois je me heurtais au refus pur et simple d'entrer en matière.» C'est le constat d'Eva Zoller, qui a eu l'ambition d'introduire la philosophie enfantine dans nos écoles. Il y

PHOTOS:
CHRISTIAN HELMLE

«Mais où diable vont nos pensées quand nous les oublions?» Au cours d'une émission de radio, Eva Zoller (au centre) philosophe avec les élèves de Claudia Henrich (tout à droite), dans une classe de Bâle-Campagne. A gauche Cornelia Kazis, de la radio suisse alémanique. Après la discussion, les enfants ont transcrit certaines de leurs réflexions sous forme de dessins. Une fille a montré comment ses pensées oubliées s'accumulent dans le pied.

a quelques années, il n'était pas rare que la philosophe et pédagogue de Grellingue, dans le Laufonnais, entende ce genre de commentaires: «La philo? Ce n'est pas pour les enfants! De toute façon, nos horaires sont déjà surchargés. D'ailleurs, à quoi pourrait bien servir la philosophie dans les écoles? C'est bon pour ceux qui n'ont rien d'autre à faire. Nous, il nous faut préparer nos enfants à une vie difficile et exigeante.»

Aujourd'hui Eva Zoller parcourt le pays afin de gagner à sa cause les parents, les maîtres d'école et les autorités scolaires. Elle prononce des conférences et donne des cours pour leur montrer «que la philosophie – au moins à ses débuts – était surtout réflexion sur soi et sur le monde environnant, que Socrate lui-même voulait la partager avec les cordonniers et les âniers (et les adolescents!)». La capacité de philosopher est une disposition «qui se trouve en chaque enfant, et qui s'exprime chez les tout petits de deux ans par l'étonnement, l'émerveillement et le questionnement sans fin». Cette soif de connaissances peut plus tard être mise à profit par le «questionnement socratique», au moment où l'on entame le dialogue philosophique avec les enfants.

Pour philosopher avec les enfants, il faut avoir conservé soi-même le goût et le plaisir de se lancer dans des expériences inédites. Eva Zoller en a fait la démonstration l'an passé devant les caméras de la télévision suisse qui filmait une rencontre entre la philosophe et un groupe d'enfants. Ceux-ci venaient de refuser les thèmes de discussion proposés par l'équipe TV. Quand la caméra s'est mise à tourner et qu'Eva Zoller s'est avancée vers les enfants qui jouaient joyeusement, l'idée lui est venue spontanément de leur demander s'ils étaient capables de crier très fort, puis de se taire et d'écouter où leurs cris avaient disparu. Les enfants se sont mis à hurler, ils ont fait silence, l'oreille tendue, et ont donné leurs explications: «Le bruit est là-haut sur cet arbre!... Le mien était un cercle gris avec des taches noires...»

Bavardage enfantin? Eva Zoller: «On touche là à des questions existentielles. Que veut dire exister? Il y a du bruit, puis il n'y en a plus. Il y a donc des choses qui cessent

PHOTOS: ROBI MORF

TOURNEZ S.V.P.

«J'AI MEME RENCONTRE L'ENFANT QUI EST EN MOI»

Les adultes sont plus grands, plus sages et plus sérieux que les enfants – et ils ont malheureusement oublié presque tout ce qu'ils savaient lorsqu'ils étaient des enfants. Malheureusement. Certains penseurs commencent aujourd'hui à découvrir en effet que les enfants sont supérieurs aux adultes: les enfants sont le monde, ils sont l'existence, comme le dit Erwin Schrödinger, le fondateur de la physique quantique, cependant que les adultes se sentent en dehors du monde. Et sont coupés de tout, des enfants en particulier.
C'est pourquoi il serait bien que nous puissions voir de nouveau le monde comme le voient les enfants, ne serait-ce que pour avoir un contact authentique avec eux. Le bénéfice serait pourtant autrement plus important; nous pourrions en effet savoir ce que l'on ressent quand on est, tout simplement.
Nous voulons redécouvrir l'enfant qui est enfoui en nous. Pour qu'il nous aide à recoller les morceaux d'un monde divisé, le nôtre, où tout est «ou bien ou bien», où tout est bon ou mauvais. Nous voulons apprendre à éprouver les mêmes sensations qu'un enfant. Les manuels, guides et ouvrages de référence consacrés aux enfants et à l'éducation remplissent des kilomètres de rayons dans les bibliothèques, mais il sont tous d'une utilité bien

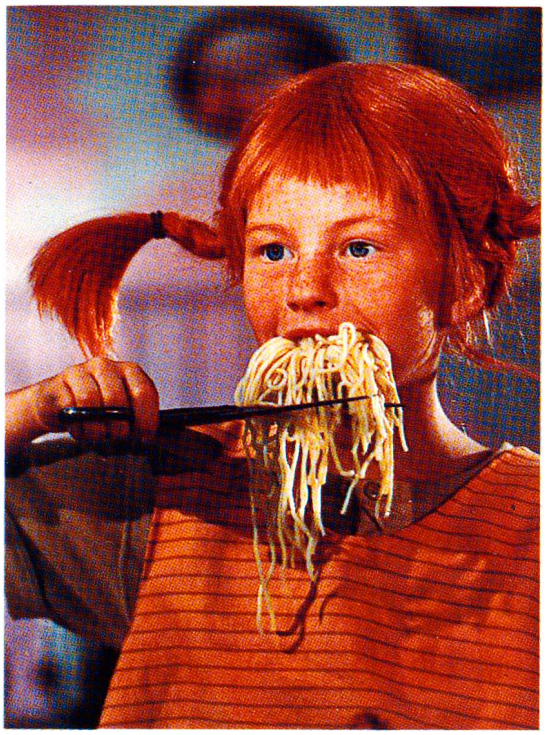
TOURNEZ S.V.P.

Sophie, 7 ans, et Ueli, 6 ans, ont fort bien représenté, pour le photographe, les adultes qui sont enfouis dans les enfants. A notre tour de chercher l'enfant qui est dans l'adulte.

PHOTOS: CHRISTIAN HELMLE

relative. Le seul moyen de parvenir à nos fins est le jeu.
Le premier jeu s'appelle «retour au souvenir d'enfance». L'album de photos jaunies sur les genoux, nous laissons affleurer des lambeaux de souvenirs. Les énormes trous creusés par l'oubli n'ont pas d'importance. L'exactitude et le détail ne comptent pas. Ce qui compte, c'est le sentiment que le souvenir éveille en nous. Tristesse? Joie? Insécurité? Exubérance? Souffrance? Désir? Peur? Ravissement? Bonheur?
Le deuxième jeu se nomme «retrouver l'enfant dans l'homme». En allant au travail, en faisant les courses, vous essayez d'observer attentivement les gens, sans vous faire remarquer. Vous êtes attentif au moindre détail du comportement, de la physionomie, du mouvement des mains, de la démarche. Comparez tout ce que vous voyez avec l'attitude des enfants. Imaginez que vous n'observez pas un adulte mais un enfant. Au commencement, c'est difficile. Cet «art» ne s'apprend que par l'exercice. Peu à peu vous réussirez à apercevoir un petit garçon embarrassé sous le masque du collègue de travail qui fait des grimaces. Vous serez surpris de constater que les attitudes enfantines sont en fait fort nombreuses chez les adultes, et que l'âge nous a en réalité très peu modifiés. Attention, ce regard est d'une grande fragilité; dès que nous cessons de considérer l'autre amicalement, dès que nous nous sentons supérieurs, cyniques ou irrités en face de lui, l'enfant qui est en lui s'évanouit comme par enchantement.
Pour le troisième jeu, «sucer son pouce», il vous faut un équipier avec qui vous vous entendez bien. Celui-ci – homme ou femme – joue le rôle de l'adulte et tient votre tête sur ses genoux pendant que vous gisez sur le sofa ou à terre dans la posture du bébé. Gardez le pouce dans la bouche, l'autre main tenant la jambe de votre partenaire, pendant au moins cinq minutes, en respirant lentement et en fermant les yeux. Vous vous sentez comme un enfant de deux, trois ou quatre ans. Quand le jeu est terminé, regardez-vous dans le miroir en observant surtout les yeux.
Le quatrième jeu, baptisé «retrouver l'adulte dans l'enfant», dure une semaine. Tous les jours, vous cherchez à entrer en contact avec des gosses. Vous leur adressez la parole comme s'ils étaient des adultes. Traitez-les en grandes personnes. Arrangez-vous pour vous tenir à cette règle durant toute la semaine.
Mise en garde: cet exercice est très astreignant, il nous oblige à remettre en cause notre attitude vis-à-vis des enfants et presque notre attitude face à la vie. Les adultes négligent souvent, par commodité, de prendre note de ce que disent les enfants: les écouter déclencherait en eux un processus de révision déchirante, ce qui demande une bonne dose d'énergie et de franchise.
Franchise et énergie. Voilà le capital que nous avons à investir dans cette entreprise, avec pour objet de réanimer l'enfant qui est en nous. Le bénéfice? Découvrir qu'«il n'y a pas de différence fondamentale entre les petits enfants et les grandes personnes – nous avons tous le même potentiel».
C'est en tout cas ce qu'affirme Peter Lorie, dont le livre «Wonder Child» nous a fourni les quatre jeux que nous avons adaptés ici.

C'est le garçon qui a voulu faire cette photo! Sa petite copine Sophie était ravie de l'idée. Les gosses ont supplié le photographe de ressortir son appareil, et ils ont trouvé à la hâte les accessoires nécessaires.



Les enfants lisent autrement que les adultes. C'est pourquoi les aventures de Fifi Brindacier (à gauche), racontées par Astrid Lindgren, sont pour eux bien davantage qu'un rêve ou qu'une fuite devant la réalité.

PHOTO: RDZ

SUITE DE LA PAGE 8

d'exister.» Cet épisode TV est donc une bonne illustration de la possibilité que nous avons «de poser en compagnie d'enfants les questions profondes et „naïves" de la philosophie, pour peu que nous soyons dans une relation de respect mutuel», pour reprendre les termes de l'Américain Matthews. Celui-ci est convaincu que dans ce type de rencontres «l'apport des enfants peut être aussi précieux que celui des adultes».

Heinz Stefan Herzka, psychiatre d'enfants de Zurich, se bat lui aussi pour que les enfants soient pris au sérieux. Dans son livre «Die neue Kindheit» (La nouvelle enfance), il esquisse un scénario futuriste: «Les adultes vont continuer à éduquer et à former les enfants, mais d'une manière inédite. Le changement le plus important sera que cette éducation sera marquée par la réciprocité.» L'auteur croit voir se dessiner une nouvelle forme de rapports entre générations, «fondés sur le dialogue permanent, l'entraide, le débat, la formation réciproque et l'épanouissement de l'un par l'autre». Pour développer ce «principe dialogique», la sagesse commandera de se mettre à l'écoute des enfants. «On ne peut plus continuer naïvement de mesurer l'enfance à l'aune des adultes», écrit Heinz Stefan Herzka. «Il faut au contraire évaluer désormais l'âge adulte en fonction aussi des critères de l'enfance.»

Il existe des individus dont la maturité plonge très profondément ses racines dans l'enfance. C'est le cas d'Astrid Lindgren, que Leo Jacobs est allé rencontrer en Suède (lire en p. 14). Cette femme de 83 ans lui a dit que «l'enfance était la période de la vie durant laquelle les choses sont vécues avec le plus d'intensité». Dans son métier d'écrivain, elle a toujours postulé que les enfants ne lisent pas les livres de la même manière que les adultes. Pour ces derniers, une histoire fantastique ne peut être qu'un rêve ou une fuite devant la réalité. «Quand je lis un livre, je préférerais être un enfant, et je ne fais pas confiance à mon point de vue d'adulte.»

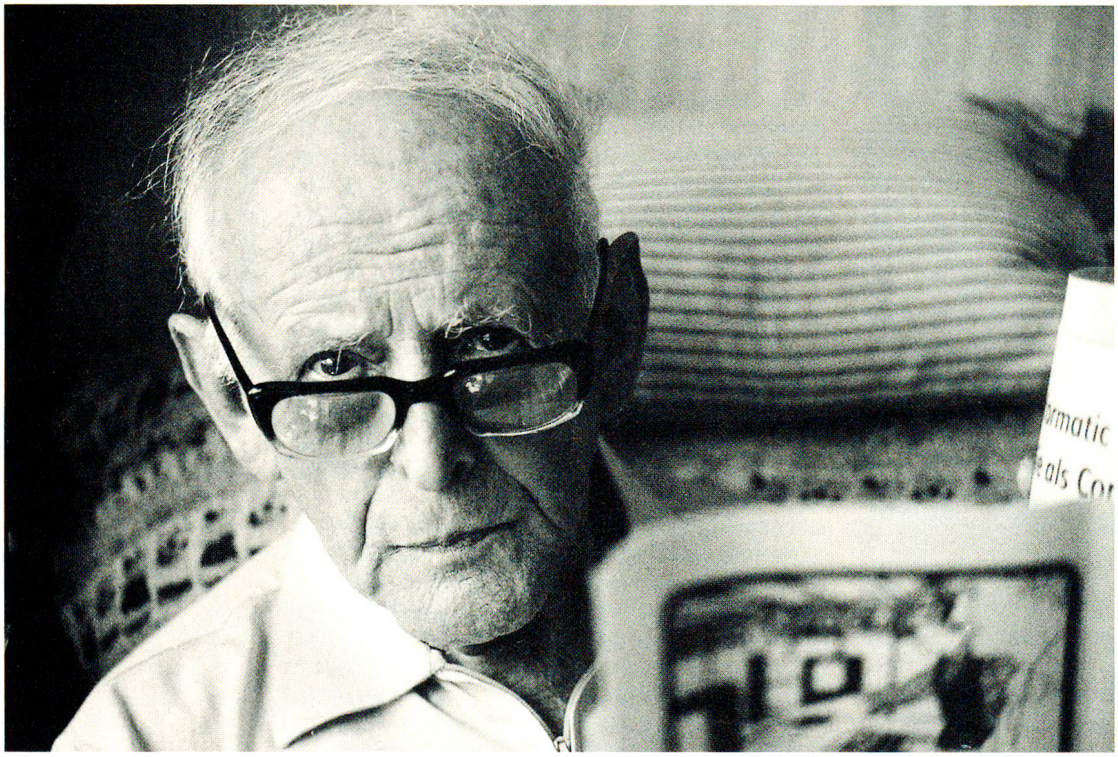
Peu après sa rencontre avec la grande dame de la littérature enfantine, Leo Jacobs s'est entretenu aux Etats-Unis avec un vieux monsieur qui, sur le plan intellectuel, s'est occupé de l'enfance tout au long de sa vie. A 88 ans, le Britannique Ashley Montagu, anthropologue et auteur de nombreux ouvrages, est persuadé que l'espèce humaine a la capacité biologique de conserver jusqu'à un âge avancé les propriétés et les traits distinctifs de l'enfance – la sensibilité, l'étonnement, l'émerveillement, l'instinct ludique, l'imagination, l'enjouement, la joie, etc. Si ces qualités s'atrophient, dit-il, c'est que nous devenons adultes trop rapidement dans notre société.

Ashley Montagu pense que «nous sommes faits non pour devenir toujours plus jeunes avec les années mais pour devenir „jeunes" tout court, c'est-à-dire pour préserver et développer en nous des propriétés juvéniles qui caractérisent l'enfance». Ce qui nous empêche de faire prévaloir notre nature enfantine dans tous nos rapports avec les autres, c'est en particulier le mythe de la déchéance progressive et ininterrompue de notre organisme et de notre intellect. Montagu espère que la gérontologie, qui n'a pas encore obtenu le statut qui lui reviendrait, va peu à peu remédier à la situation. Il se réfère à ce propos à un des chercheurs les plus en pointe dans ce domaine, Bernard L. Strehler, qui estime que «le jour où nous serons véritablement en mesure de comprendre et d'avoir prise sur le phénomène du vieillissement, ce jour-là marquera le début d'une révolution pour l'existence de l'homme».

En attendant, on semble déjà avoir découvert que c'est dans l'enfance qu'il faut chercher l'origine du sens que chacun donne à sa vie, et le fondement de l'ego, de l'identité de chaque être humain. Une scientifique, Sharon Kaufman, après avoir interrogé de nombreuses personnes âgées, est arrivée à la conclusion que la vieillesse en soi n'avait pas beaucoup d'importance sur le plan du vécu, mais qu'en revanche la mémoire de l'enfance comptait énormément. Une vieille de 82 ans s'est confiée à elle: «Je ne crois pas être jamais devenue „une autre". Je veux dire par là que l'idée que je me faisais de moi à cinq ans est sans aucun doute la même qu'aujourd'hui. La conscience de mon identité n'a pas varié.»

Après avoir jeté durant l'enfance les bases sur lesquellles va s'édifier notre moi, nous avons l'impression de vivre la suite de notre existence comme une phase continue de vieillissement. On ne se sent pas «vieux», mais le sentiment d'être exclu par les plus jeunes prend une place toujours plus grande dans la conscience.

Les hommes ont en eux des dispositions qui leur permettraient de rester toujours jeunes. C'est une chose. Mais pour y parvenir, il est d'autre part indispensable d'avoir de fréquents et intenses contacts avec des jeunes. Les gens qui ont un certain âge souhaitent du reste avoir ces contacts. Il ressort des enquêtes réalisées par Sharon Kaufman que



«Pourquoi ne combine-t-on pas les homes pour personnes âgées et les foyers pour jeunes? Les vieux auraient ainsi ce qui leur manque cruellement: des contacts quotidiens avec les jeunes.» Hans Staub, 91 ans, dans une maison de retraite. Portrait tiré du livre que la photographe Vera Isler a consacré aux plus de 80 ans.

les personnes du troisième âge sont tout à fait disposées à apprendre ce que les jeunes peuvent leur apprendre, contrairement à une idée reçue. Or est-ce pensable dans notre société?

«J'ai 91 ans et je suis dans ce home médicalisé depuis quatre ans. Je ne me sens nullement rejeté. Bien sûr il serait contre ma nature de ne pas rouspéter et de ne pas me demander ce qu'on pourrait changer ou améliorer.

Ce qui m'oppresse le plus est la solitude. Pourquoi les homes pour personnes âgées ne sont-ils pas combinés avec des foyers pour jeunes gens? Les vieux auraient alors des rapports quotidiens avec les jeunes, contacts qui leur font cruellement défaut. Nous aurions du plaisir à les voir vivre et se développer, et eux apprendraient à mieux connaître la vieillesse et à la respecter.

Utopie? Non, il suffirait de la mettre en pratique et de convaincre les milieux politiques.»

Ce texte a été écrit à l'automne 1985 par le photographe zurichois Hans Staub. Il est adressé à une consœur, Vera Isler, qui avait fait son portrait pour un album et l'avait prié de rédiger quelques lignes pour cet ouvrage. Une semaine plus tard, Hans Staub écrivait à Vera Isler:

«Après avoir envoyé mon 3ème texte, je regrette amèrement de l'avoir écrit. Ce n'est pas seulement qu'il est mal formulé; mais je me suis aperçu que cette combinaison de jeunesse et de home de vieillards serait une innovation douteuse. Quand j'ai évoqué cette idée devant mon amie, elle s'est moquée de moi et l'a rejetée, la mettant sur le compte de la sénilité de celui qui déraille, ce que je fais malheureusement souvent avec elle.»

Changement d'avis? Résignation? En tout cas, il y a là un dilemme du même genre que celui auquel avait abouti Donald, ce bambin de dix ans et demi qui s'interrogeait sur les sentiments des plantes. Chacun de nous, dès l'instant qu'il considère ce dilemme comme étant son propre problème, qu'il veut résoudre par lui-même, a déjà fait un grand pas en avant pour changer le monde où il vit.

LEO JACOBS ET MARTIN SPEICH